

Jean Dutourd
Le vieil homme
et la France

Flammarion

Extrait de la publication

LE VIEIL HOMME ET LA FRANCE

JEAN DUTOURD
de l'Académie française

LE VIEIL HOMME ET LA FRANCE

FLAMMARION

Il a été tiré de cet ouvrage :

DIX EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE
DONT HUIT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 8
UN EXEMPLAIRE HORS COMMERCE NUMÉROTÉ I
ET UN EXEMPLAIRE POUR L'AUTEUR

DIX-HUIT EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT TREIZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 9 À 21
ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE III À VII

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS À L'AUTEUR

Le tout constituant l'édition originale.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1994
ISBN 9782081311176
Imprimé en France

non pas pour me rajeunir, mais par esprit de contradiction, afin de me démarquer une dernière fois des gens de ma génération et des générations voisines, lesquels m'ont toujours inspiré un particulier éloignement, et dont le temps ne m'a pas rapproché.

Au fond, je me moque assez de l'aspect que j'ai ; et puis n'exagérons pas : ma peau est restée fraîche, je n'ai pas le cuir plissé, les joues rudes, la lippe dégoûtée des bourgeois. Sans compter qu'on a plutôt meilleur genre quand on est vieux que quand on est jeune, surtout si l'on est natif du Capricorne. Je ne dis pas que je suis plus joli garçon qu'à vingt ans, mais je me déplaïs moins, et ce n'est pas parce qu'à la longue je me suis habitué à moi : les années n'ont pas causé que des ravages ; elles ont donné aussi des coups de pouce, elles m'ont conféré une sorte de fini artistique. Lorsque je m'écrie le matin, au-dessus de mon lavabo : « Oh ! là ! là ! Quelle gueule ! », je ne suis pas entièrement sincère ; je pastiche les gens de mon âge, je prononce une espèce de cliché rituel.

Je m'amuse à faire des grimaces devant le miroir, tordre le nez, loucher, gonfler les joues, avancer ou rentrer le menton ; je cligne de l'œil, je prends l'air hilare. Sont-ce là des mœurs de vieux, voire simplement d'homme respectable ? Je me demande si tel ou tel de mes grands aînés avait cette bizarrerie.

Quant à Proust, j'en suis quasiment sûr. Mais Dickens, par exemple, en dépit de tout l'humour qu'il y a dans ses romans, faisait-il, lui aussi, des grimaces au-dessus de son pot à eau et de sa cuvette en se débarbouillant le matin ? Je ne crois pas : il avait trop de barbe et de cheveux. Cela gêne pour désarticuler la physionomie ; et puis il y avait des gens autour de lui, ne fût-ce que son valet de chambre. On ne fait pas de grimaces en public quand on est un homme célèbre. En ferais-je aujourd'hui que j'ai ce qu'on appelle « une tête connue » ? A vingt ans, vingt-cinq ans, plus tard encore, je donnais des fous rires à ma petite femme dans le métro ou dans l'autobus en simulant des tics nerveux ; je jetais convulsivement la tête en arrière, les yeux exorbités, la langue pendante, le bras droit agité de saccades ; périodiquement, je poussais un râle. Mon triomphe était qu'un voyageur apitoyé cédât sa place au grand malade, mais généralement le public voyait bien que je faisais le pitre et levait les yeux au ciel. Cette réprobation du bétail convoyé par la RATP me comblait : j'étais enchanté de scandaliser les ruminants parisiens, de leur montrer qu'il existait de par le monde un philosophe n'ayant ni préjugés ni hypocrisie, capable de se moquer cyniquement des misères de l'homme.

Il n'y a pas de ridicule à être vieux dans un

pays rempli d'enfants et de jeunes hommes. Les grimaces m'en fournissent une preuve : les grands-parents en ont toujours fait pour égayer les bambins et nul n'était choqué de cela. Avoir soixante-dix ou quatre-vingts ans au XVIII^e siècle avait des charmes que nous ne soupçonnons plus, parce que les vieillards étaient une minorité dans la nation. On les voit mourir d'une façon bien touchante dans les tableaux de Greuze, chez eux, dans leur vieux lit, entourés de leur famille en larmes. Les petits n'étaient pas ceux qui pleuraient le moins. Un grand-père était un trésor que la plupart des enfants ne possédaient pas et dont ils allaient être soudain dépouillés. De nos jours, les vieillards trépassent tout seuls à l'hôpital ou dans des maisons de retraite. Du moins ont-ils la consolation d'être appelés « personnes du troisième âge ».

Qui me tient la main ?

Les écrivains qu'on dit arrivés sont juchés sur leurs livres comme sur un socle ; ils posent à côté de leur œuvre, qui est leur enfant légitime, déclaré à la mairie, portant leur nom à jamais. Cette œuvre est le portrait plus ou moins véridique de leur âme. Je dis

plus ou moins car maint de nos confrères, nous savons cela, est un blagueur, à commencer par l'illustre François-René, et fait en sorte que l'innocent lecteur croie qu'il a été un peu plus beau, un peu plus irrésistible, un peu plus « important », comme disent les penseurs, qu'il n'était réellement. Ou un peu plus moche, c'est selon, cela dépend des époques, des modes, des genres qu'une génération se donne, un peu plus vulgaire, un peu plus lâche, un peu plus abject. La crapule aussi a son chic. Les hommes de lettres, ces temps-ci, s'évertuent à passer pour des mauvais sujets. Ils ne mettent pas de cravate quand ils se produisent à la télévision, de manière que le peuple admire leur cou de taureau, et ils disent des gros mots.

Quand il m'arrive de relire mes propres livres, ce qui n'est pas fréquent car je redoute d'y trouver des bêtises dont je rougirais aujourd'hui, il me semble chaque fois que ce n'est pas moi qui les ai faits, qu'ils viennent de je ne sais où. Longtemps, je me suis flatté que leur style rendait le son de ma voix ; je croyais que cette reproduction musicale de ce que j'entendais en moi était le fin du fin de l'art d'écrire, et même que c'était tout le secret des maîtres. J'étais persuadé que le seul moyen de survivre en littérature était celui-là, qu'il n'y en avait pas d'autre, que point n'était besoin d'avoir des idées origi-

nales, d'être intelligent, de construire des raisonnements irréfutables, d'être un profond philosophe, si l'on n'avait pas cette oreille qui permettait d'exprimer quelque chose d'unique, comme un visage ou une âme. Le reste, les vues surprenantes, l'imagination, les éclairs, la connaissance, était donné en prime : cela était, pour ainsi dire, contenu dans la musique.

A présent je ne suis plus sûr du tout que cette musique ait été vraiment la mienne, supposé qu'elle résonnât en moi. Peut-être venait-elle d'ailleurs et n'en ai-je été que le véhicule. Ces sentiments que j'ai décrits, qui me les a donnés, qui me les a soufflés ? Ces personnages que j'ai fabriqués, est-ce bien de ma tête qu'ils sont sortis ? Lorsque je me mets à ma table, je ne sais jamais une minute à l'avance ce que je vais inventer. Comme tout un chacun, je connais une quantité de choses, que j'ai observées, aperçues, lues, comprises, mais elles ne m'intéressent pas. A quoi bon répéter cela ? Ce qui m'intéresse, c'est ce que j'ignore, ce que nul ne soupçonne, pas même moi, et que je découvre en avançant dans mon ouvrage. Je m'ennuie très vite quand j'écris ; il me faut du nouveau à chaque ligne ; j'entends par là des vérités inattendues, que je n'ai pas cherchées, auxquelles je n'ai pas songé une seule fois dans ma vie, qui apparaissent soudain. Je travaille à la manière

d'un explorateur qui marche dans une forêt vierge ; il n'y voit pas à un mètre devant lui, et ignore sur quelle fleur non recensée par les botanistes ou quel animal disparu depuis la préhistoire il va tomber. Il n'y a que cela qui me plaise. Si les jacquemonties et les tricératops ne se montrent pas, je m'arrête, je m'assieds par terre, je déballe mes provisions et je glisse dans la paresse.

A ne chercher ainsi que l'inconnu, à mépriser tout le reste qui ne vaut pas la peine d'être écrit, on trouve le plus souvent l'ennui. Les forêts vierges sont rares. Heureuses années, celles où il s'en présente une à traverser ! Une grâce que m'a apportée la vieillesse, c'est, à ce qu'il me semble, que la végétation tropicale s'est un peu développée autour de moi. J'ai moins de chemin à parcourir qu'autrefois pour gagner l'orée des jungles, moins d'hésitation à pénétrer dans leurs taillis ; je m'y reconnais mieux dans les labyrinthes végétaux. Je suis toujours aussi myope qu'à trente ans, mais une espèce d'instinct d'orientation m'est venu à la longue, qui me conduit plus vite aux endroits curieux.

Longtemps j'ai jugé ridicule le beau soupir de Chateaubriand : « J'ai bâillé ma vie. » Quelle pose ! pensais-je, et comment peut-on dire de pareilles niaiseries, même si elles sont vraies ? C'est comme de se plaindre de ses migraines. Maintenant j'entrevois ce qu'il

voulait exprimer, François-René, en se drapant dans sa mélancolie romantique, car moi aussi, à la vérité, j'ai bâillé ma vie. Toute période pendant laquelle on ne se promène pas dans les forêts vierges n'est qu'un perpétuel bâillement. S'il est un proverbe idiot, c'est celui qui prétend que l'art est long mais que la vie est courte. Depuis que je suis né, je ne cesse de faire l'expérience contraire. La vie est d'une longueur effrayante, elle se traîne, elle se répète, elle rabâche, elle n'a pas de mystères, elle vous mange les neuf dixièmes de votre temps. Il ne reste qu'un dixième à peine pour l'art, dont on peut bien dire qu'il est court, le malheureux, désespérément court, rogné de tous côtés par les tracas, les plaisirs, les tragédies, les déconvenues, les futilités, les hémorroïdes, les voyages d'agrément.

De la tragédie, SVP !

J'ai une longue pratique de l'ennui, ce qui n'a peut-être pas été le cas de Dickens. D'abord il pondait ses trois pages chaque matin, tous les jours de l'année (dimanches compris sûrement), ce qui met son homme dans un train de travail, ou au moins d'acti-

vité, jusqu'à la nuit. Il faisait des voyages en Amérique, des enquêtes sur les souffrances des jeunes mineurs dans le pays de Galles, il parlait en public, il lisait ses romans à haute voix devant des centaines de gens qui l'écoutaient comme s'ils étaient au concert ; ses lecteurs faisaient queue dès l'aurore pour avoir son feuilleton en primeur à la minute où il paraissait. Il est mort à cinquante-huit ans, pourtant, ce qui ménage quelques bâillements ; mais on a l'impression, en regardant sa vie, qu'il n'a pas eu plus de loisir que ceux qui sont morts à trente ans et qui devinaient qu'ils devaient finir leur œuvre contre la montre. Vivre cinquante-huit ans et avoir l'inspiration de Mozart ou de Raphaël, c'est trop, vraiment !

A cinquante-huit ans, moi, après avoir traversé une infinité de déserts, j'entrais à l'Académie. Autrement dit, je prenais place (non sans étonnement d'ailleurs) dans un club de gentlemen arrivés à bon port, je revêtais un costume brodé, je devenais soudain respectable et je poussais un ouf de soulagement, je le dis sans fausse honte. Voltaire, dans une lettre à Damilaville datée de 1763, écrit ceci : « Il faut tout tenter, à la première occasion, pour mettre M. Diderot de l'Académie ; c'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. » Je n'avais pas connaissance de cette vue si juste, mais je

pressentais quelque chose de ce genre. Je savais que la société ne salue que les uniformes, et je commençais à en avoir assez d'être malmené par les fanatiques, les fripons, les illettrés de la critique, les photographes de presse qui s'arrangeaient toujours pour me faire une tête d'épouvantail, les raseurs des dîners en ville, les Parisiens qui parlaient de plus en plus mal le français, les crétins narquois qui me brocar- daient tous les mercredis. Il est de fait que, du jour au lendemain, ma condition est devenue beaucoup plus douce.

Mais rien ne me fait vraiment plaisir. J'avais rêvé autre chose pour mon destin que l'Académie. Pas seulement rêvé : j'étais persuadé que j'aurais une vieillesse affreuse, que je serais délicieusement méprisé, que je composerais des chefs-d'œuvre dans des galetas sans feu ; je comptais écrire des livres que nul n'aurait compris ni, par conséquent, achetés, où il y aurait eu une foule d'idées jamais pensées par quiconque auparavant, une musique qu'aucune oreille n'avait encore entendue, des vérités attrapées par des biais si étranges qu'il ne faudrait pas moins qu'un recul de trente ou quarante ans sur elles pour qu'elles devinssent incontestables mais qui, de mon vivant, m'auraient fait traiter de fou ou de « visionnaire », dans le sens d'au-

trefois, c'est-à-dire d'homme à l'esprit dérangé, qui a des visions.

Les dernières peintures de Rembrandt, singulièrement les portraits de lui-même vers soixante ans, où l'on est en présence d'un vieux clochard déguenillé, un chiffon sur la tête, de grosses mains aux ongles noirs, un air presque bête, lorsque je les contemplais dans ma jeunesse au Louvre, me faisaient venir les larmes aux yeux ; ils me dictaient ma vie, ils me représentaient mon avenir. Je pensais : « Pourvu que la prophétie soit juste ! » Je les regardais avec plus d'envie encore que d'admiration, comme les petits ambitieux qui s'enthousiasment devant le caractère de Julien Sorel. Désirer la vieillesse de Rembrandt est bien une folie de l'adolescence, âge où l'on doute de tout ce qui est possible et de rien de ce qui est impossible, car il n'est pas à la portée du premier barbouilleur venu de mourir pauvre.

Le plus touchant dans Rembrandt est qu'il s'est peint à tous les âges de sa vie et que l'on a, par cette succession de visages, une vraie biographie. A vingt-cinq ans, c'est un aimable cavalier, couvert de bijoux et de plumes, un artiste à succès, un peintre à qui l'on ne cesse d'offrir des commandes ; il a une bonne balle ronde, il est content de la vie, content de la gloire, content de l'amour. Il sourit, il pense : « Quel bonheur d'être célèbre en Hollande au

xvii^e siècle! » Puis les plumes tombent, les bijoux vont au clou, la petite Saskia meurt, les rides s'accumulent, sans amincir la bouche, pourtant; le sourire est toujours là, mais voilé par les ombres, réfugié dans les yeux. Si l'on met le nez sur le tableau pour voir comment c'est fait, on est encore plus ému : la manière a accompagné la vie, ce n'est plus du tout la jolie touche des débuts, c'est un fouillis de traits, des coups de brosse, des lumières aussi réelles que la lumière naturelle. On n'est pas à Amsterdam en 1660, mais à Paris à la fin de l'Impressionnisme, à Venise pour les quatre-vingt-dix ans du Titien, à Vienne lorsque Beethoven compose ses derniers quatuors, on est dans le désert des grands hommes, où ils se retirent après qu'ils ont tout trouvé et qu'il ne leur reste plus qu'à faire des choses inimaginables.

Être pris pour un autre

Ma jeunesse ne m'intéressait pas (ou pas beaucoup); c'était ma vieillesse que je brûlais de réussir, et de la réussir de cette façon-là : devenir un vieux misérable, tout sacrifier à un certain art, inconnu jusqu'alors, de poser des taches de couleur, me perdre pour cela,

*Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juin 1994*

N° d'édition : 15313. N° d'impression : 1527-1407.

Dépôt légal : juillet 1994.

Imprimé en France

JEAN DUTOURD

de l'Académie française

Le vieil homme et la France

En écrivant ce livre, je me demandais quel titre je lui donnerais. Puis je songeai au récit de Hemingway, *Le Vieil Homme et la Mer*, que j'avais traduit autrefois en français.

N'était-ce pas, d'une certaine façon, mon histoire qu'il avait racontée quarante ans à l'avance ?

Il me semblait que j'étais dans une barque, courant après le gros poisson de la littérature que tout écrivain rêve d'attraper. Comme le vieux du conte j'avais le sentiment que ma position était bien précaire, cerné comme j'étais par des meutes de requins et ne disposant pour les repousser que d'une lame de couteau ficelée à un aviron. La mer sur laquelle je naviguais était la France, et je ne l'avais pas choisie.

J.D.